

IX

D'abord porteur, porteur d'eau, gardien de bêtes au souk, charretier, puisatier, maçon, "farnachi" (chauffeur de hammam), gardien de voitures sur parking improbable, et enfin vendeur de sable, tels étaient les métiers des hommes nouvellement descendus en ville.

C'est vendeur de sable, qu'était devenu le père de Mahmma. Les mains, la nuque et le visage crevassés, comme la terre, par la dure succession des intempéries. Ses orteils, mi-os mi-galet, dépassaient des sandales à semelles Good Year.

Il avait le teint du cuivre rouge épais. Il en avait la densité. Un jour, il avait assommé, d'un coup-de-poing, un âne récalcitrant. L'âne ne s'était pas relevé!

Mais bientôt, les camions-bennes déferlèrent voracement sur les sables du gué. Les ânes du père de Mahmma ne pouvaient pas tenir la cadence. Puis, petit à petit, il fallut aller plus loin pour trouver du sable fin. La construction des immeubles administratifs, des mosquées et des maisons pour les fonctionnaires exigeait des livraisons plus importantes et plus rapides. Le père de Mahmma et ses ânes s'exténuèrent à une tâche rude et aléatoire. Les murs de la maison qu'il voulait construire en dur ne montèrent jamais et Mahmma n'alla jamais à l'école.

Son père devait avoir l'âge du mien, peut-être un peu moins ou un peu plus de trente-cinq ans. Je le regardais avec admiration, manier puissamment la pelle, ajuster les sacs en caoutchouc confectionnés avec les pneus et les chambres à air récupérées sur des épaves de camions militaires, sur le dos de ses ânes. Quand je l'ai vu pour la dernière fois, il avait l'air d'un vieux chien famélique, un foulard sale autour de la tête, les yeux absents d'un visage couleur safran.

Il avait tenté de se défendre. Il fallait des "chikayas", plaintes écrites, répétées à l'adresse des autorités. Ne sachant pas écrire, il était allé voir un fonctionnaire du Caïdat qui lui avait tout simplement dit : "Itchak Imakhzen." L'État t'a mangé, tu es foutu.

Il est mort peu de temps après, les parasites lui avaient bouffé le foie.

Ce n'est que bien plus tard que Mahmma évoquera pour moi la rencontre et le mariage de ses parents. Elle revenait d'Imilchil avec les danseurs et danseuses du folklore Zaïan.

Lui, le très jeune Aït Ammou Issa s'était épris d'une jeune Imrabden qu'il avait vue lors d'un pèlerinage à Tazrouft, la zaouïa du saint des poètes, sidi Hamza. La jeune fille aussi le désirait. On la tatoua entre le nombril et le pubis, de petits points, losanges, chevrons, rectangles, du même bleu vert qu'elle aura plus tard sur le visage. Elle pouvait aimer et dire son amour.

L'automne suivant, sur les hauteurs d'Imilchil, où la légende raconte que les deux lacs Isli et Tislit proviennent des larmes

de chagrin de deux jeunes gens qui s'aimaient d'amour fou, toutes les tribus de l'Atlas étaient là pour être témoins de l'amour et bénir leur union, comme de l'amour et de l'union de tous les jeunes en âge de s'émouvoir d'une rencontre, sous les étoiles, si proches et si brillantes et devant Bouitran, le maître qui les anime. Les danses et les chants avaient scellé leur lien. Les fêtes finies, ils étaient rentrés à dos de mulet, à Ouiouane, zone de partage du pacage entre les tribus Aït Ammou Issa et Imrabden.

Les danses, les chants, les célébrations joyeuses avaient préservé, jusque-là, la montagne jalouse de sa liberté.

Je ne lui avais pas encore posé de question sur son lieu de naissance. Quand elle évoqua ces lieux, j'étais secrètement heureux. La jonction que j'imaginai, espérais, était donc vraie. Mes souvenirs n'étaient pas qu'une légende insensée, qu'une illusion d'enfant.

Lorsque Mahmma me demandait ce que je faisais à l'école, j'essayais de lui expliquer. Elle semblait rêver à l'évocation des matières variées, des professeurs "roumis", des sonneries qui annonçaient la fin des cours. Pour décrire un autre aspect de l'école, je lui ai raconté ce qui s'est passé lorsque l'administration du collège voulut imposer la prière à tous les élèves, filles et garçons, dans la cour de l'établissement. Un festival de bouffonneries, rires, contorsions, doigts dans les fesses... Tout pour plaire au ciel! Elle s'est mise à rire. Moi, j'ai eu envie de mettre mes lèvres sur les siennes, de les boire comme un jus de grenade, quand elle me surprit :

– Toi, tu auras les diplômes, tu iras étudier chez les grands savants de Fès ou de Rabat, tu feras les grandes études, là-bas. Tu deviendras toubib ou comme toubib de quelque chose, peut-être toubib des livres; tu auras une bonne place dans le Makhzen et tu habiteras la grande ville où il y a des palais, comme le palais du roi. Une grande famille de la grande ville te fera épouser sa fille qui montera à côté de toi dans la voiture chère, avec les enfants qui boivent le lait de la boîte de Guigoz et se lavent avec le savon Cadum. À la maison, tu auras des bonnes et tu les prendras dans la cuisine, par-derrrière, tout en grignotant une amande grillée prise dans le tagine de poulet rôti, safrané. Tu ne viendras plus jamais ici. Moi, je viendrai danser chez toi pour la circoncision de ton fils. Tu ne me parleras pas, tu mettras un billet de dix dirhams dans ma ceinture pendant que je secoueraï mon bas-ventre et mes fesses.

Elle ne délirait pas. C'est ainsi que les choses étaient écrites. On ne se débarrasse pas de la fatalité comme on veut. On peut juste prier Dieu pour que “notre fin fût meilleure que notre début”.

X

Parmi les copains et camarades de classe, Mohmidan était le seul à habiter près de chez moi. Sa maison était encombrée de frères, sœurs, demi-frères et sœurs, d'oncles, de tantes, demi-oncles, demi-tantes paternels, maternels, de neveux, nièces, petits-neveux et petites-nièces plus âgés que lui. Quand j'allais frapper chez lui, je ne savais jamais à qui j'avais affaire.

– Est-ce que Mohmidan est là ?

– Lequel de Mohmidan ?

Souvent, j'attendais longtemps avant que Mohmidan ne se manifestât. Lui-même était perdu, ne savait pas qui était quoi par rapport à lui. Ce qui m'étonnait c'est qu'il était bon en calcul à l'école primaire, puis bon en maths au collège. Peut-être que cela venait du travail qu'il faisait les dimanches dans l'épicerie familiale. Il pesait le sucre, le thé et autres huiles et épices. Il tenait à jour les carnets de "crédit", à savoir les marchandises vendues, payables à échéance incertaine, souvent tributaires de la réception d'un "mandat" venu de France. Cette gestion lui assurait un petit pécule. Il n'avait qu'à s'occuper des carnets qu'il tenait à jour lui-même et récupérer l'argent, discrètement, quand il voulait. Plus tard, il en fera un bon usage, il est devenu professeur de mathématiques. Mais avec tout cela, il n'arrivait pas

à se retrouver entre frères de même mère, demi-frères, cousins, petits-cousins, neveux plus âgés et autres liens compliqués. Je n'avais pas de raison de l'envier, mais je l'aimais bien.

– J'ai vu Mahmma chez Tafouloust. On peut aller raccourcir la nuit là-bas, avec elle... m'a dit Mohmidan

– Mahmma chez Tafouloust ? C'est pas vrai !

– Je paie le thé et on y va. Tu verras de tes yeux.

Je ne la voyais plus que rarement, depuis que j'étais interne au Lycée d'Azrou, l'ancien collègue berbère. Je ne lui parlais pas. Elle non plus. Nous n'étions ni fâchés, ni rien. Peut-être parce que dès que le duvet et l'acné couvrent le visage d'un garçon, toutes les filles lui deviennent illicites. Il lui devient presque impossible de parler à une fille.

Et voilà qu'elle travaillait chez Tafouloust, la plus respectée des matrones. Celle qui tenait une des maisons refuges pour jeunes prostituées de la petite ville imprévisible, derrière les montagnes, au fond d'un trou au pied de l'Atlas, au point qu'on l'appelait aussi Tahfour, le trou.

On n'est pas allé raccourcir la nuit. Mais le hasard a fait que l'après-midi même, nous l'avons croisée dans la rue. Nous accomplissions les circumambulations interminables et inévitables autour du centre animé de la ville.

Son visage n'avait pas changé, sa silhouette était toujours fragile et semblait sculptée dans une douce et imperméable jeunesse. Ses yeux rieurs et étonnés m'ont paru fardés d'une effronterie délibérée.

Même de dos, je suis arrivé à la reconnaître. La tête découverte, elle laissait pendre négligemment sur les épaules, un drap blanc auquel elle donnait de légères impulsions qui dévoilaient ses jambes fines et, en le réajustant, ses seins à peine couverts. Elle sentait l'amour.

Chaque fois que je la voyais, était une première fois, comme si je n'avais aucune expérience de la rencontre ; les mêmes émotions, la même envie que cela ne se finisse jamais.

Elle pouvait m'ignorer. Après tout, pour elle, on n'avait fait que nager, gamins, dans les mêmes eaux. Elle ne pouvait rien deviner de ce qui la liait à moi dans ma mythologie intérieure aux sources de ces eaux.

Avec ma timidité rougissante et acnéique, mes poches vides et une retenue maladive élaborée et entretenue en famille, je n'avais aucune chance de l'approcher. D'ailleurs, je ne me faisais pas d'illusion. J'osais à peine reconnaître que je l'avais regardée, sublime, presque nue dans son drap blanc, couvrant légèrement sa délicieuse pâleur. Je tremblais de désir, paralysé par les idées folles et contradictoires qui se bousculaient en moi comme une foule un jour de souk.

Au début des années soixante-dix, on avait l'impression que le vent d'ouest n'amenait pas que de la pluie, mais un souffle de liberté. Des minijupes flottaient fièrement sur des fesses qu'on devinait avec appétit. Les chaussures hautes en patchwork multicolore cohabitaient avec les draps blancs balancés négligemment sur une épaule. Sous le voile blanc délavé, les rayures écossaises de couleurs franches se devinaient et personne ne s'en offusquait. Les collégiennes comme les jeunes filles de joie aux

yeux charbonnés au khôl rivalisaient de mixage créatif dans une explosion de couleurs et une superposition de styles les plus tapageurs et baroques. Les hommes, jeunes et moins jeunes étaient aux anges.

– Tu n’as pas de langue ?

Si la route goudronnée, envahie des seuls piétons, avait pu m’avalier ou le ciel toujours bleu m’aspirer ! Je ne sais pas ce qui était le plus fort dans le trouble qui m’envahît, la fierté de parler avec une femme, belle, devant tout le monde ou la culpabilité de parler avec une femme, prostituée que je connaissais, que j’aimais ?

On ne rentrait pas chez Tafouloust comme ça. C’est elle qui ouvrait la porte, vous toisait, vous glaçait de son regard désabusé, vous posait les questions qui dérangent et, vous laissait entrer ou vous flanquait la porte au nez.

– On vient pour Mahmma.

– Il n’y a pas de Mahmma ici. Toi, je connais ton père... Si Ouazza qui tient la boutique rue Tlemcen, dit-elle à Mohmidan ; puis d’un clin d’œil vers moi : “ Toi, je ne te connais pas mais je ne tarderai pas à te connaître.”

Elle me jaugea de la tête aux pieds et referma la porte, nous laissant dans la nuit noire. La porte, doucement, se rouvrit quelques instants après. Nous étions appuyés au seul lampadaire de la rue. C’est Mahmma qui nous héla :

– Kchmat, entrez !

Dorénavant, j'avais ma place chez Tafouloust. J'étais devenu un homme.